



JEAN-PIERRE ANDREVON

LE TRAVAIL
DU FURET

actusf

JEAN-PIERRE ANDREVON

LE TRAVAIL DU FURET
(EXTRAIT)

Ouvrage sous la direction de Jérôme Vincent

© **Éditions ActusF**, collection Les Trois Souhails, septembre 2015
45, chemin du Peney, 73000 Chambéry

www.editions-actusf.fr

ISBN : 978-2-917689-93-6 // EAN : 9782917689936

L'idée de départ de ce roman se trouve dans une nouvelle de quinze pages, « Salut, Wolinski ! », incluse dans l'anthologie de Daniel Walther, *Les Soleils noirs d'Arcadie*, Éditions Opta, 1975.

*Pour Jean-Patrick Manchette,
pour Georges Wolinski,
mes frangins en fantasmes,
tous deux disparus,
le second de la manière inexpiable qu'on sait.
Et pour Jos, bien sûr.*

1.

Le panneau de propagande du Ministère Pop proclamait :

CONDITIONS DE VIE SAINES
MORTALITÉ EN REcul !

*Au cours de la dernière décennie,
grâce aux efforts du ministère de la Population :*

- **5,8 % de décès par cancers en moins**
- **9,1 % de décès par maladies cardio-vasculaires en moins**
- **7,8 % de décès par maladies virales en moins**

Le baratin se poursuivait, grandiose, sur une dizaine d'autres lignes, mais je n'ai pas lu jusqu'au bout. J'étais bien content pour ceux qui n'étaient pas décédés de tout ça, mais pour l'instant ce n'était pas vraiment mon problème.

Mon problème était même plutôt inverse.

J'ai tourné le dos au panneau, qui couvrait jusqu'au premier étage la façade d'une maison sans doute inoccupée, sinon ses habitants auraient découpé ledit panneau à l'endroit des fenêtres pour avoir de la lumière le jour et de l'air en toute saison. Mais peut-être aussi qu'ils trouvaient l'air et la lumière si craignosSES qu'ils avaient préféré rester à l'abri du panneau. Allez savoir !

Et de toute façon, je m'en tapais.

— Tu peux pas me filer deux nickels ? Deux nickels... ou trois. C'est pour m'acheter un morceau de pain. Juste un morceau de pain. J'ai rien mangé depuis hier, mon camarade !

La flotte tombait si dru que le bord de mon Borsalino ondulait devant mes yeux. Autour de ma tête, ça faisait comme une fontaine à plusieurs niveaux. J'avais eu beau relever le col de mon Bogart et le serrer autour de mon cou, il y avait toujours une goutte qui arrivait à passer, une goutte, dix gouttes, cent. Chiotte de temps. J'étais mouillé jusqu'aux omoplates, jusqu'aux aisselles, jusqu'aux tétons.

— Dis, mon camarade, c'est pas pour t'embêter, mais deux nickels, tu peux pas me refuser ça ?

Le clodard s'accrochait. Jusqu'à présent, il n'avait été qu'une ombre à gauche de mon champ de vision dégoulinant, mais maintenant il me tirait par la manche, il s'imposait, il me déconcentrait. J'ai levé le bras droit et je me suis essuyé la joue et le menton avec le poignet. Le canon de mon Magnum 44 a froissé le bord du Borsa et j'ai reçu un *Niagara* sur le nez.

Marilyn avait tourné un film de ce titre, en 1953, dirigé par Henry Hathaway. Mais elle n'était pas dans celui que je venais de prendre dans la gueule, même en transparence, et d'ailleurs parler de transparence à propos de cette flotte chiasseuse aurait relevé du gag et pas de l'esthétique. J'ai passé la langue sur mes lèvres, le goût de chlore et de charbon est venu dans mes papilles, agrémenté d'autres saveurs indéfinissables qui font partie de la dégueulasserie urbaine ambiante. Mon bras est retombé de tout son poids d'acier nickelé. J'ai fixé pour la première fois le clodard, mais ce regard ne m'a rien appris de

lui que je ne pouvais savoir déjà : c'était un loquedu couvert de peaux de rats râpées cousues sur des morceaux de vinyle ou de skaï qui lui faisaient une broigne bariolée, il portait un protège-glaouis découpé dans un cendrier en tôle GITANES APHRO, il était chaussé de bottes en mousse de polyamide de deux couleurs différentes, il était coiffé d'une perruque violacée qu'une folle à quatre nickels la pipe n'aurait pas voulue, d'où dépassaient de longues mèches sans couleur collées par la pluie grasse.

Sa gueule, je ne l'ai pas regardée, ou alors elle ne s'est pas enregistrée dans mes circuits. Lui en entier, je l'avais soupesé deux secondes peut-être, et ça faisait déjà deux secondes de trop. C'était un clodard, un vanu, un bavacool, c'était un rien du tout, c'était un pauvre.

Ça n'avait rien d'étonnant : j'étais dans la ceinture Ouest, dans la nécrozone, j'étais dans les quartiers pauvres. Les quartiers pauvres, on ne peut pas y échapper, c'est plein de pauvres. Les pauvres, ça grouille comme des morps dans le cresson d'une éponge-à-Kurdes, et ça se multiplie aussi vite.

— Alors, quoi, ces deux nickels, mon camarade... J'peux pas croire qu'tu vas m'laisser m'faire saucer sans m'donner d'quoi aller sucer un p'tit verre de bière. Qu'est-ce que c'est, pour un type comme toi, deux pauvres petits nickels ? Tu vas pas m'la faire ! On voit bien qu't'es pas d'ici... On voit bien qu't'as du crédit plein tes cartes. C'est pas bien, ça, d'venir mater ceux qu'ont rien et d'les laisser crever...

Crever ? Le mot familier m'a fait sortir de mes réflexions, en les écornant au passage. Il me les cassait vraiment, ce loquedu. Je lui ai lancé un coup d'œil méchant noyé dans la flotte qui

dégoulinait de mon Borsa. J'ai même pensé à y ajouter une bonne mandale, pour faire l'appoint. Mais je ne suis pas un violent. Et juste à ce moment, ma puce a commencé à me piquer le poignet.

C'était manière de me rappeler pourquoi j'étais là, en plein milieu des quartiers pauvres, à me faire saucer comme un gigot-haricot des quartiers riches. C'était manière de me dire : *Au boulot, frérot !* Et quand c'est l'heure d'y aller au pluto, rien d'autre ne compte. De ma main armée, j'ai fait glisser la manche gauche de mon Bogart sur mon poignet. Le spot rouge de la puce pulsait à la cadence des piqûres et l'écran verdâtre du bioser, un centimètre carré, montrait comme des ronds dans l'eau. Le gibier n'était pas loin, il bougeait, la bête sortait de son terrier puant, elle allait sous très peu me montrer son sale museau.

À travers le grésillement épais de la pluie, j'ai vu la porte du bistrot d'en face s'ouvrir et un loquedu anonyme en sortir, humer l'air dégueulasse, secouer ses épaules de pauvre sous la pluie et avancer un pied nu marron de crasse dans les détritrus spongieux qui encombraient le trottoir. Bien sûr il y avait d'autres clodards qui circulaient sous les trombes, autour de lui et autour de moi : les pauvres, ça n'a rien d'autre à faire qu'à se pousser sur le macadam en toute saison, et il pleuvrait de la merde que ça n'y changerait rien. Mais je ne les voyais pas. Je ne voyais que lui : lui, mon gibier, mon boulot.

C'était pour lui que je faisais le pet depuis dix minutes sous la flotte, dans cette rue craignosseuse, les orteils dansant la gigue de l'eau dans mes cosmoboorts PÉCHINEY-MATRA, devant ce troquet mochetteux où la puce l'avait reniflé. Pauvre connard.

Quand il s'est mis à marcher vraiment, la puce s'est agitée avec un rien d'affolement à mon poignet, tic-tic les piqûres, *biz-biz* le spot rouge. Je l'ai calmée du mouvement habituel de la main, et seul l'écran vert a continué à réceptionner les biorhythmes du gibier qui maintenant traversait la rue dans ma direction approximativement. Pauvre clébard. J'ai rabattu ma manche et j'ai levé le bras droit dans l'axe de la marche du pantin mouillé qui venait vers moi. Chargé, mon Magnum 44 Sauer & Sohn WSF Spécial pèse 1 778 g. J'ai menotté mon poignet droit avec ma main gauche. À côté de moi une voix a bredouillé quelque chose, mais je n'y ai pas pris garde. Le gibier avançait, la mire du 44 est venue s'aligner d'elle-même au milieu du front boutonneux, à deux centimètres au-dessus de la ligne fermée des sourcils. L'autre avait la tête baissée, il ne me voyait même pas. Pauvre crevard. J'ai gonflé mes poumons, chlore, oxydes, acides, j'ai relâché doucement un litre d'air salopé, j'ai retenu ma respiration, mon index a pressé la virgule froide de la queue de détente jusqu'à l'arrêt de la première butée. Le gibier arrivait sur moi, il a senti ma présence au dernier moment, au dernier moment, le canon du 44 était à moins de deux mètres de son front blanc parcouru de traînées grises. Ses yeux se sont relevés sur moi, mais il n'est rien passé de spécial dans leur eau boueuse. C'est sa bouche seule qui a pris peur, qui a commencé à s'ouvrir, réflexe. J'ai ramené l'index en arrière, le 44 a sauté dans ma main, mes deux avant-bras ont suivi, et puis le bruit, et puis l'odeur de cordite, mais tout ça j'ai l'habitude. La seule chose qui m'emmerde, c'est les taches de sang sur mon Bogart, ou sur quoi que ce soit que je porte quand je travaille. J'aime rester propre.

J'ai jeté un coup d'œil vite fait, mais cette fois je n'avais rien reçu, et puis avec les cordes qui tombaient ça aurait été tout de suite délayé.

— Ben shit, alors... a soufflé le mancheur à côté de moi.

C'était un rapide : le gibier était déjà raide sur la chaussée, enfin pas vraiment raide, plutôt ramolli, en vrac, en paquet, un assemblage de vêtements usagés abandonnés sous la pluie. Sous l'impact de la balle à fragmentation, il avait commencé par bondir en arrière, en arc de cercle, comme si une main invisible et géante l'avait tiré dans son dos par les cheveux. Sa cabriole avait été courte, il avait atterri sur la nuque et le reste du corps avait suivi. Mais en fait il n'avait plus de nuque, sa nuque était éparpillée en longueur sur trois ou quatre mètres de rue, avec le sang qui se mélangeait à l'eau irisée de dépôts d'huile, avec les morceaux de cervelle qui allaient faire le bonheur des clebs, avec les bouts d'os pleins de cheveux sur lesquels des semelles négligentes passaient déjà, cric crac. Pauvre crevard. Pauvre crevé.

Une seconde ou deux après le coup de pistolet, la foule presque dense des cloducs qui erraient sous la pluie aux alentours du gibier s'était éparpillée, grouillante, comme dans cette séquence fameuse de la fusillade à l'angle de la Sadovaïa et de la Nevski, dans le film de Sergueï Mikhaïlovitch Eisenstein, *Octobre*, 1927. Mais maintenant les fuyards revenaient, ils s'assemblaient autour de l'allongé, ils l'inspectaient sur toutes les coutures, des mains se tendaient, on commençait à le palper, ces charognes allaient lui faire les poches. Qui sait ? On y trouverait peut-être quelques nickels, un ou deux tickets de Jaune, un surin, une boîte d'Eupho, d'Aphro, d'Oniro, et ça serait toujours ça de pris sur l'adversité.

Une bonne manière pour l'allongé de terminer sa chienne de vie en rendant un dernier service à la société. Pauvre pauvre. Pauvre con.

J'ai reculé, tout ça ne me concernait plus, un grand type chauve et barbu boudiné dans une pneuma DUNLOP moitié gonflée moitié percée m'a bousculé sans me voir, tout ça ne me concernait plus, je n'avais même pas envie de mater la gueule froide du gibier, ce n'était qu'une cible au rancart, j'ai reculé, un abo d'une dizaine d'années, intégralement nu et peint des pieds à la tête d'une laque cancérigène qui le ferait crever avant la majorité, m'a donné un coup de talon sous le genou en me faisant au passage un signe bizarre, sa main flottant devant son visage rose et vert, ils ne savent plus quoi inventer.

La pluie pissait dru, je l'avais oubliée pendant une minute, mais pas elle : les bords de mon Borsa pendouillaient comme une serpillière, le Bogart collait à mon Superfecto qui collait à ma chemise qui collait à ma peau, mes doigts de pied faisaient la brasse dans mes cosmoboots. J'ai sifflé une mesure ou deux, mais je ne suis pas allé jusqu'à chanter sous la pluie, salut Gene Kelly. Mon Sauer & Sohn pendait toujours au bout de ma main, c'est une présence si familière que j'ai parfois tendance à l'oublier. J'ai écarté le revers de mon Bogart et j'ai remis l'outil au chaud, dans le holster intégré au Superfecto. Quinze litres de flotte sont entrés avec, mais tant pis, c'est la vie.

— Pourquoi... Pourquoi qu't'as fait ça, mon camarade ? a soufflé mon emmanché de mancheur.

Celui-là, il n'arrivait pas à s'arracher. Je lui ai filé un regard en biais, et j'ai plongé la main dans la poche intérieure de mon Bogart. Il a sauté en arrière et a tendu les bras vers moi,

paumes frémissantes. Devenir plus blanc, ça, il ne pouvait pas. Je crois bien que j'ai souri, et j'ai sorti de ma poche deux nickels que je lui ai fourrés directo dans une déchirure de sa broigne plastique-rat, en disant :

— Ben quoi, tu oublies ta monnaie ?

Les deux nickels l'ont traversé de haut en bas et sont tombés sur le trottoir où ils ont roulé un moment, avant de disparaître au creux d'une main vagabonde.

Le clodard n'a pas fait un geste pour disputer son bien à autrui. Il a fermé à demi les yeux et a levé un index noir vers moi.

— Mais dis donc... tu en serais pas un ? C'est ça, hein ? Tu en es *un* !

J'avais déjà tourné le dos pour remonter la rue, où la foule primesautière s'était remise en mouvement et piétinait gaiement le cadavre. La rue s'appelait allée Mireille-Mathieu, un bien beau nom. Dans les rumeurs, la voix du clodard m'a suivi.

— T'en es un, mon camarade ! Waouh ! C'en est un !

Sûr qu'il avait fait une grande découverte, le camarade.

Moi, je suis reparti dans la pluie et, en grim pant la volée de marches pourries qui permettent d'accéder à la splendide déserte Louis-de-Funès, j'ai esquissé quelques pas de claquettes dans les éclaboussures.

Bonjour quand même, tonton Gene.

2.

Je me suis senti une petite faim et une petite soif. Après le premier, ça arrive souvent. C'est histoire de me remonter, ou alors histoire de rien, au choix. Mais il faut dire que je me lève tôt les jours de boulot, et en comptant le trajet prolo il n'est pas étonnant que je ressente le besoin de me remplir les intérieurs avec quelque chose.

Quand je suis dans la nécrozone, où le boulot m'appelle souvent – il y a beaucoup plus de pauvres que de riches, alors forcément – j'aime bien aller m'accouder en plein air à la tablette d'un *brique-fast*, où on peut manger des frites, des merguez de chien aux algues, des crêpes aux moules pisciculturées, des galettes de soja filé, des tas de trucs grillés au charbon de bois qui portent des noms coréens, japonais, pakistanais, et qui vous sont servis par des types venant des pays dont ces mêmes trucs grillés sont en principe la spécialité.

Mais pour ça, il faut que le temps soit sec. Et le temps n'est pas souvent sec, dans les quartiers pauvres. Il est même humide avec une constance remarquable, à croire que tous les autres quartiers repoussent leurs foutus nuages au-dessus des quartiers pauvres. Et c'est peut-être bien ce qui se passe.

De toute façon, même quand il ne pleut pas, l'atmosphère de la nécrozone est perpétuellement empéguée par des odeurs de mauvaise graisse recyclée et autres saloperies qui brûlent, elle est perpétuellement enfumassée par des matières non cramables qui crament dans toutes les cours et même en pleine rue, par les rejets de ceux qui essayent de synthétiser de l'alcool à boire pour en faire du carburant à bagnoles et du carburant à bagnoles pour en faire de l'alcool à boire, elle est noire des vapeurs qui montent des cuves à gaz de merde ou à biomasse de déchets.

La nécrozone a atteint le point crucial de la ménopause.

Et ce jour-là il pleuvait. Je n'avais pas envie de traîner plus longtemps dans les rues, où la pluie dépose des tas de viscosités organiques ou végétales traîtresses dont le seul but dans la vie est de vous faire vous péter la gueule par terre. Il fallait que je me gare pendant un moment au moins, un long de préférence, hors de ces rues qui ont toujours l'air en pente, même quand on est à jeun, même quand votre altimètre vous jure le contraire.

Il fallait que je me gare au sec, le temps de l'essorage. Ça urgeait.

Je me suis dirigé vers un *buve-in* BIÈRE 33 EXPORT situé au milieu de la desserte, et dont l'enseigne rouge clignotait de manière sympathique. Mais avec la flotte qui pissait, n'importe quelle enseigne l'aurait été, sympathique. Lorsque j'ai été près de la vitre où des bouchons de glu homéostatique destinés à masquer les perforations par balles dessinaient une carte céleste en négatif, j'ai pu constater qu'il n'y avait pas la foule des grands jours à l'intérieur : au bas mot quarante glandus sur

vingt mètres carrés. Compte tenu de l'heure matinale (8 h 37, venait de me souffler l'araignée tic-tac) et des précipitations extérieures, c'était une moyenne plus qu'honnête.

Mais il est vrai que les pauvres, ça vit aussi bien sous la pluie. Et ça dort sous la pluie, et ça baise sous la pluie, flouic-flouic, et ça naît sous la pluie, et ça crève sous la pluie, la preuve l'autre.

Quand j'ai poussé la porte, une lointaine sirène de police perçait la surface des bruits stagnants. Ce devait être une I.B.M. (Intercepteur Blindé Mobile) qui était peut-être allée fourrer son groin épais dans l'allée Mireille-Mathieu. Mais quand la porte doublée zinc s'est rabattue dans mon dos, la sirène a été étouffée par les vociférations ambiantes, dont une partie venait des consommateurs ou de ceux qui étaient trop râpés pour consommer, et une autre des différents audivis en fonctionnement, lesquels envoyaient dans l'œil et le tympan, pour un nickel les trois minutes, des sons aveuglants et des couleurs bruyantes, ou inversement.

J'ai joué du coude et du pied pour avancer au milieu de la populace avachie autour des distributeurs, en panne pour la plupart, du moins je l'aurais parié. Les clodards réfugiés au sein du 33 EXPORT comprenaient leur proportion normale de tapineuses défraîchies à dix nickels la pipe édentée, de fourgueurs de dope dure ou censément telle, de loqueteux intégraux plus vrais que les vrais, parmi lesquels devaient sûrement se trouver un ou deux blazes de la police privée de la nécrozone, je l'aurais parié aussi, et ça ne me faisait ni sec ni humide.

Je me suis dérobé aux offres diverses et j'ai pu enfin m'accouder à trente centimètres de tablette libérés musculairement. J'ai

fait glisser trois nickels dans la fente du distributeur après avoir appuyé sur le bouton du CAFÉ. Miracle, un jet noir a giclé dans un gobelet en carton.

— Tu peux pas m'en faire goûter une gorgée, camarade ? m'a soufflé devant le nez un globuleux dont les intérieurs n'avaient pas dû être ramonés depuis le pacte franco-soviétique.

J'ai bu une gorgée. Ça avait la couleur du café, la chaleur du café, et presque l'arôme du café, mais ce n'était pas du café, seulement un breuvage pauvre pour les pauvres. J'ai tendu mon gobelet au globuleux, qui a tout avalé en une seule fois, et en s'étouffant. Il m'a dit merci merci merci mon camarade, et autres conneries que je n'ai pas écoutées. J'ai glissé un cinq nickels dans la fente réservée à cet effet, et j'ai reçu dans la main la friandise indiquée sur l'écran : une saucisse en croûte, tiède, que j'ai mordue sauvagement. La saucisse avait le goût de saucisse et la croûte avait le goût de pain. J'ai bouffé le total jusqu'à la lie, malgré quelques autres demandes plus ou moins menaçantes. Deux mares symétriques s'étalaient sous les manches de mon Bogart et, à mes pieds, une flaque où voguaient allégrement des mégots et un préservatif.

Je commençais à me sentir bien. Dans le *buve-in*, la masse humaine ondulait pesamment dans les éclairs syncopés venus des audivis, qui déversaient presque tous une musique exo discordante jouée par des instruments délibérément primitifs, fabriqués à la chaîne à Téhéran. Dans un coin de la pièce, une tapineuse s'acharnait sur un membre qui ne répondait pas, si j'en jugeais par la durée de l'opération. Autour d'une tablette débarrassée de son distributeur sans doute hors d'usage, cinq glandus jouaient au chasseur avec des figurines en pâte à

modeler, ce qui favorise l'arnaque. Un type maigre et jaune cognait sur un distributeur en répétant salope, salope, ça en était sans doute une, et derrière lui deux autres types lançaient des fléchettes sur le mur, en visant une cible dessinée au feutre représentant un sexe de femme idéalisé.

Derrière la vitre maculée et constellée, la pluie tombait toujours, verticale, vaguement verte maintenant, à cause d'un complément de saloperie ramassé dans la stratosphère de la ceinture. Mais mon Bogart avait cessé de dégorger, et mon Borsa me paraissait un peu moins être une éponge posée sur mon crâne. J'étais en train de me demander si je n'allais pas dépenser quelques nickels supplémentaires pour un petit quelque chose d'un peu fort, un alcool de maïs par exemple, lorsque la puce a recommencé à me piquer le poignet, pique pique pique, méchante, agressive, acharnée.

Je n'ai pas été vraiment surpris. Mon boulot est toujours circonscrit dans un périmètre bien précis, c'est affaire de rendement. Et avec le temps qu'il faisait, je n'avais pas la moindre envie de me taper des kilomètres à pince pour trouver mes gibiers.

Quand même, j'aurais bien soufflé encore quelques minutes. Mais quand faut y aller, faut. Le spot rougeoyait et l'écran verdoyait. Les microprocesseurs ne chômaient pas, ils venaient de me draguer un gibier. Je l'ai presque tout de suite repéré. Je ne sais pas s'il venait d'entrer dans le 33 EXPORT, ou s'il avait tout le temps été là et que ma puce avait volontairement fermé sa gueule un moment pour me permettre de resserrer mon cul. Mais qu'est-ce que ça pouvait bien faire ? Qu'est-ce que ça pouvait bien faire, hein ? La flèche sur l'écran me désignait un

grand maigre avec une grande barbe et un crâne dégarni, assis devant la tablette du fond, un vieux monoécran coincé sur l'œil gauche. L'appareil devait marcher, peut-être même qu'il recevait une chaîne porno, parce que le gibier semblait tout à fait concentré, courbé sur le bar et les joues dans les poings. Je me suis avancé et j'ai pu me faufiler à sa droite devant la tablette, contre les gros seins mous d'une clodarde qui ne s'est même pas poussée d'un nœud. L'œil droit du gibier était fermé, preuve qu'il ne voulait pas décrocher des images qu'il recevait dans l'œil gauche.

J'ai porté machinalement la main droite vers le revers de mon Bogart, mais je me suis dit aussitôt que ce n'était pas une bonne idée d'envoyer la purée dans un endroit aussi rempli. Je me suis baissé, j'ai relevé le bas de mon pantalon, et j'ai tiré de son étui le couteau glissé dans ma cosmoboot. Je me suis relevé et j'ai essayé le tranchant sur mon pouce, une connerie, le tranchant était évidemment effilé impec, et je me suis légèrement entaillé le gras du pouce. Mon couteau est un *Bowie Knife*, comme celui d'Alan Ladd qui joue le personnage, rien à voir avec le chanteur, dans *The Iron Mistress* de Gordon Douglas, 1952.

Je suis repassé juste derrière le gibier, je me suis collé à lui, il n'a même pas bougé. Je me suis cramponné de la main gauche à son épaule et je l'ai ouvert par-devant, en remontant en arc de cercle depuis l'aine droite jusqu'au plexus. Comme ça, on tranche sur sa lancée le foie, l'estomac et le cœur, c'est radical, et moins salopant que la gorge, où le sang de la trachée gicle tout de suite.

Le gibier a sursauté, puis il s'est cabré en arrière. J'ai lâché son épaule et je me suis reculé vite fait. La lame du Bowie était

rouge avec des traînées blanchâtres et marron, et j'ai constaté que le bord de la manche de mon Bogart avait aussi été sali. J'ai essuyé la lame sur le dos du gilet en peau de chat d'un glandu qui aspirait sa fumée de came, et j'ai remis le couteau dans sa gaine. Pour la manche, il n'y avait rien à faire.

Il y a eu un fracas de moyenne importance quand le gibier a fini par se décoller du bar pour tomber sur le dos. Il s'était balancé deux ou trois fois d'avant en arrière, en faisant un bruit de gorge genre évier qui se débouche. Il était temps qu'il se décide. Le boîtier oblong du monoécran s'était barré de son front dans sa chute et grésillait sur le carrelage empégué. La grosse fille aux seins comme deux tas de merde regardait le gibier allongé, ses paupières sur lesquelles étaient peints de faux yeux dorés battant à un rythme rapide. Le gibier se vidait de toute sa bidoche tailladée, son foie était d'un vilain rouge violacé, il était tout ratatiné, sûrement un cirrhosé de première. Un chasseur d'organes n'en aurait pas voulu. Je me suis dirigé vers la porte en disant pardon, pardon, quand un dos me barrait trop agressivement le chemin. Personne n'avait rien vu, ou alors tout le monde faisait semblant, ou tout le monde s'en foutait.

Un audivi a claqué juste comme je passais à côté, au lieu du monolithe immatériel et scintillant à l'intérieur duquel une poignée de basanés se démenaient avec leurs bongos et leurs congas, il n'y a plus eu que le mur crasseux et un filet de fumée bleue s'élevant du socle THOMSON-BRANDT. Tout autour ça s'est mis à gueuler qu'on allait tout casser, ce qui m'a paru superfétatoire parce que cassé, tout l'était déjà, ou presque.

Au dos de la porte, sur le doublage en zinc, une affiche était placardée invitant les citoyens sans emploi à postuler pour une place de vigile mobile ou fixe à l'AGENCE PO-LYS, et un petit malin avait ajouté dessous, à la minibombe, *au cul*. Les traditions ne se perdent pas.

Je me suis retrouvé dans la rue, sous la pluie qui n'avait pas varié d'intensité. Dans l'épaisseur de l'air, le goût d'acidité chlorée avait été remplacé par un goût fade genre cyanure de potassium. Heureusement mes filtres Nez-Gorge étaient des UNIVOX-PETIT-BATEAU tri-absorbants, chers mais les meilleurs, il y a des trucs avec lesquels il ne s'agit pas de déconner.

J'ai continué à remonter la Mireille-Mathieu, me fiant uniquement à mon flair. À peine avais-je tourné à l'angle de la rue Gérard-Oury qu'un gros rat luisant est sorti d'un égout presque à mes pieds. Il a couru d'un trottoir à l'autre, un clodard à cyclo a fait une embardée pour ne pas l'embugner et s'est ramassé en hurlant des douceurs en arabe. Le rat s'est arrêté devant la bouche d'égout opposée et il est resté un moment là, à humer l'atmosphère, je voyais ses grandes moustaches remuer, il avait l'air de la trouver à son goût, l'atmosphère. Puis il a filé vers les profondeurs, sa queue annelée et rosâtre serpentant derrière lui dans la gadoue.

Je ne me suis rendu compte que je m'étais arrêté pour regarder le trajet du rat qu'une fois ce dernier avalé par l'égout. J'aime bien les rats. Bien sûr je n'aimerais pas en toucher un, et encore moins qu'ils me touchent. Mais je les aime bien. Dans les quartiers pauvres, on en voit de plus en plus, ce qui n'est pas étonnant puisqu'il y a de moins en moins de chats. Les

chats, on les bouffe et on s'en fait des vêtements. Les rats, pas encore. Mais ça viendra, ou alors ça ne viendra pas si, comme je le crois, les rats sont plus malins que les chats. Oui, j'aime bien les rats, mais je crois que j'en ai un peu peur aussi. On dit qu'ils constituent une véritable société, parallèle à celle des humains, juste sous nos pieds, à l'envers de la chaussée. Notre reflet inversé, en quelque sorte. On prétend même qu'un jour, si ça se trouve... Mais c'est dans les bouquins, qu'on prétend ça.

Basta.

D'ailleurs je ne lis jamais de bouquins.

3.

Avant le manger de midi, j'en ai fait encore deux.

Il y en a un qui habitait rue Claude-François, dans un clapier à chomedus assistés auquel il est loisible de donner le nom d'immeuble, puisque des gens y bouffent et y dorment, autant dire y habitent. Mais comme ces gens sont des pauvres, il ne faut s'étonner de rien.

Je passais rue Claude-François par hasard, quadrillage de routine dans le périmètre aux gibiers de la journée, quand mon assistant de poitrine, que j'appelle Jules à cause du grand Jules (Berry, qui clamse d'une balle dans l'estomac habillé en prêtre, et qui demande un prêtre, dans *le Crime de M. Lange*, de M. Renoir), a fait tut-tut-tut, ce qui est sa manière à lui de me signaler un gibier au gîte. J'ai demandé à Jules ses références, il m'a dit de sa voix de vieille bique enrhumée :

— Emmanuel Lantier, entrée C, quatrième étage sans ascenseur, au domicile avec son épouse.

Je n'aime pas qu'un gibier en instance soit accompagné. Ça crée des interférences, autant dire des embrouilles, et ça demande du doigté, ce qui ne me manque pas, mais quand même. Précisément, c'est l'épouse Lantier qui est venue m'ouvrir, après un parcours pénible dans des escaliers et des

couloirs pisseux, où des hordes de minos pourtant scolarisables se poursuivaient et se battaient munis d'instruments piquants et contondants que j'ai failli goûter plus d'une fois. On se demande ce que font les parents, les éducateurs, les vigiles et tout le merdier. L'épouse Lantier avait, comme je m'y étais attendu, le genre femme de chomedu qui compte sur la libido du travailleur immigré pour améliorer le Secours Populaire : la tignasse flamboyante, les lèvres itou, la mamelle redressée par des artifices et la jupe fendue jusqu'à la motte. J'ai vu à son coup d'œil que je devais lui sembler trop clean pour un ressortissant du bassin méditerranéen en goguette.

— C'est pour un contrôle ?

À cette seule idée, elle en blémissait sous son fard, du moins j'ai pu me l'imaginer littérairement. Je l'ai tout de suite rasurée en lui disant que non, je voulais seulement voir son mari, Lantier Emmanuel. Elle m'a désigné du doigt, par-dessus son épaule, le fond de son gourbi où stagnaient, comme toujours chez les pauvres, d'épaisses fumées âcres provenant d'un recyclage de recyclage de recyclage que je n'ai pas cherché à identifier, mais où un alchimiste de la grande époque aurait sûrement perdu son grec et son abyssin. Lantier Emmanuel était penché sur un thermostat, il était torse nu, son dos était maigre et tavelé. Je me suis raclé la gorge, il s'est retourné mais je n'ai pas vraiment vu son visage, j'enregistre rarement le visage des gibiers. Il est tombé tout de suite sur le côté après avoir reçu dans les narines une bouffée d'agent ATT 20, de chez Péchiney-Ugine-Kuhlmann, et il n'a plus bougé, comme de bien entendu. Dans un intérieur, j'utilise chaque fois que possible un moyen propre. La veuve Lantier s'est avancée

dans mon dos comme je remettais la bombe dans le logement idoine de mon Superfecto. À cause de la fumée, elle n'a pas vu tout de suite et a répété :

— C'est bien vrai que c'est pas pour un contrôle ?

Ensuite elle a vu, elle a poussé un petit cri, et elle m'a dit :

— Qu'est-ce qu'il a, le vieux ?

Pour couper court aux explications, j'ai sorti ma carte de la poche intérieure de mon Bogart et je l'ai maintenue deux ou trois secondes devant ses yeux, comme le veut le règlement. Alors que je franchissais la porte du logement, un miard est venu se foutre dans mes jambes. Je lui ai demandé ce qu'il voulait. Il voulait extorquer à son père deux nickels pour une partie de cramps. Je lui ai conseillé de s'adresser plutôt à sa mère et je l'ai laissé entrer. Un peu avant que je sorte du clapier, une espèce de flèche lourde et trapue, tirée de je n'ai pas su où, est venue se planter dans le mur à moins d'un mètre de mon Borsa, donc de ma tête. Je me suis dépêché de filer : les maisons pauvres, c'est pire que les rues pauvres, c'est coupe-gorge, perce-crâne et compagnie.

Dehors, il avait presque cessé de pleuvoir.

Le deuxième gibier d'avant déjeuner, je me le suis fait dans une file d'attente, devant un *Gagnant du jour*. La file mesurait bien soixante-dix ou quatre-vingts mètres et, à trois individus le mètre en moyenne, ça faisait vu de loin, dans la rue luisante, un gros scoubidou bigarré qui parfois se tordait ou se défaisait au hasard des bousculades et des bastons.

Le deuxième, c'était *une* deuxième. Un gibier femme, c'est toujours quelque chose de particulier, moitié excitation, moitié répugnance, surtout quand, comme c'était le cas ici, elle est

plutôt jeune et plutôt bien. Un sentiment de nature sexuelle, ou sexiste, je ne sais pas trop, l'impression peut-être de gâcher cinquante ou soixante kilos de viande fraîche qui pourraient servir autrement.

Je me suis glissé derrière elle, en passant devant la panse d'un obèse rendu plus obèse encore par une pneuma vermillon couverte d'autocollants du genre SAUVONS CE QUI RESTE À SAUVER, ou ALLEZ LES BLEUS, ou CANAL 112, L'AMOUR COMME SI VOUS LE FAISIEZ VOUS-MÊME, ou SYNTHO-DENTS JIRA, LA MÂCHOIRE QUI MÂCHE POUR VOUS, bref tous les genres. L'obèse a commencé à ouvrir la bouche et à lever le poing, alors je lui ai tendu un dix nickels qui lui a fait fermer l'une et baisser l'autre.

La file avançait tout doucement, j'étais collé contre le gibier, et comme à cause du temps j'avais déboutonné mon Bogart, mon triangle pelvien s'appuyait fréquemment contre les fesses rondes et protubérantes de la fille désignée par la puce. Ses fesses étaient moulées dans une longue jupe de laine, en patchwork, avec des dominantes bleu sombre, rose langue et orange jus d'orange. Elle était grande, autour d'un mètre soixante-dix, ses cheveux étaient blanc-blond, longs, fins, crépés. Deux ou trois fois j'ai vu son profil, elle avait les yeux très noirs, ou alors c'étaient des pastilles, et le nez impérieux de Barbara Stanwick. Mais sa peau était pâle et portait des marbrures, un genre de dermatite qui finit toujours par se transformer en cancer. J'ai fini par en avoir assez de sentir ses fesses se promener sur mon ventre, et puis mon sexe commençait à me faire mal. Je l'ai piquée à la base de la nuque, entre deux

mèches de cheveux pas très propres et qui sentaient l'encens, la myrrhe et le benjoin de chez Guerlain. Elle s'est frotté la nuque avec sa main, comme on fait quand on vient d'être piqué par un insecte, et puis elle a toussé, elle s'est raidie, et elle est tombée en travers de mes jambes. Le pan-strychno est aussi très rapide comme méthode, en plus ça ne fait pas de vagues.

La file a ondulé autour d'elle, mais pas plus que pour un incident minime, par exemple une insulte raciste ou un coup de dent arrachant le lobe d'une oreille. Essayer de sortir le ticket vert à un *Gagnant du jour* et se voir octroyer une semaine de vacances gratos à la mer, à la campagne ou à la montagne dans un C.A.I. de l'État, c'est quand même plus important que de s'arrêter pour pincer une viande afin de voir si elle est tout à fait froide ou encore tiède. Ce doit en tout cas être une idée de pauvre. Les pauvres, c'est facile à comprendre, même si, dans ce cas précis, tout le monde sait bien que la pipe est aussi truquée que n'importe quelle élection et autre jeu électronique.

Je suis resté peut-être une minute debout près du corps, à me faire bousculer par la horde qui m'arrivait dans le dos. Le gibier était tombé face contre terre, et ses cheveux éparpillés cachaient son visage. Ses jambes s'étaient un peu repliées sous elle, et la jupe évasée formait une sorte de corolle, comme une fleur, avec des pétales carrés, bleu sombre, roses et orange. Hitch avait obtenu le même effet pour la mort de Karin Dor, dans *l'Étau*. Mais lui, il avait fallu qu'il fasse attacher au bas de la robe des fils en nylon transparent, que ses assistants tiraient au moment où l'actrice tombait. Là, ça s'était produit tout naturellement.

J'ai cessé de contempler le corps à l'approche d'un couple de vigiles qui remontaient la file, jouant en frimeurs de leur bidule neuro. Je n'avais pas envie de déguster une décharge alpha, et puis j'avais assez perdu de temps pour rien, et puis il recommençait à pleuvoir, et puis j'avais faim, mon araignée tic-tac me donnait raison, il était plus de midi.

J'ai trouvé un *Fou Food* rue Alain-Delon, on ne peut pas avoir mieux dans la nécrozone. Devant la porte homéostatique, qui représentait classiquement une bouche rouge et molle qui s'ouvrait au passage des clients, un agglomérat d'une dizaine de pelus aux yeux chassieux attendaient l'aubaine.

— Quand t'auras bouffé, tu nous files ta carte ? disait en chœur la moitié d'entre eux.

— Tu nous ramènes un p'tit bout d'qu'éque chose en sortant... geignait le restant des choristes.

Le rideau homéostatique s'est troublé lorsque j'ai enfilé l'objet des convoitises dans la fente qui faisait une gerçure au coin des lèvres géantes. Nous vivons au sein d'une civilisation de fentes où l'on ne cesse d'enfiler des machins. Je suis passé, j'ai senti mes cheveux crépiter sous mon Borsa quand j'ai traversé le champ mal réglé. Un clodard a tenté de me suivre, mais bien sûr il a été repoussé au milieu d'une nuée d'étincelles quand la bouche s'est refermée.

L'intérieur du *Fou Food* était hideusement rouge et blanc, et divisé en petits boxes genre pub, ce qui n'a rien d'étonnant puisque c'est la firme anglaise Courtaulds qui est à la base de l'entreprise. Une petite demi-douzaine de pauvres moins pauvres que le commun des pauvres mastiquaient à l'abri des cloisons, qui leur permettaient de cacher aux frères de misère

l'étendue de leur goinfrerie et de leur fortune. Je me suis installé dans un box, sans quitter mon Borsa ni mon Bogart, mais en murmurant à l'oreille de la puce le code qui l'obligerait à m'oublier le temps que je bouffe en paix.

Quand je me suis assis l'écran s'est allumé et le vocodeur m'a sorti une longue phrase, de bienvenue j'imagine, en anglais. Ils n'ont même pas été foutus de programmer une traduction, Courtaulds, ou alors ils font exprès, pour bien montrer qu'il n'y a pas que les Russes, les Japonais, les Pakistanais, les Sud-Américains, les Arabes, et les Sud-Africains qui nous colonialisent, mais quand même aussi les Anglais, encore un peu.

Ensuite les mets délicieux fabriqués par la maison à partir de leur stock de protéines filées ont commencé à défiler sur l'écran. J'ai choisi au hasard un bol de légumes verts avec de la sauce beige, des bâtonnets de poisson grillé avec de la sauce rouge, un flan orangé avec de la crème rose, et pour boire, de la bière. J'ai mangé le tout jusqu'à la lie, les kesps sont souvent meilleurs que la plupart des aliments dits naturels, si on veut bien oublier ce qu'il y a dedans pour leur donner du goût et de la couleur.

Après je suis allé dans les chiottes pour pisser, me redonner un coup de peigne et changer mes filtres. Les chiottes baignaient dans une accueillante lumière rouge et j'y ai été soumis aux demandes croisées de divers distributeurs proposant des trucs pour la virilité, l'intestin, l'estomac et autres organes en péril. Dans le miroir, ma tête avait son aspect habituel. Sur un mur, quelqu'un avait écrit *JE SUIS FOUTU*, et en dessous, quelqu'un d'autre avait écrit *ça en fera toujours un de moins*, commentaire dont je partageais la sagesse.

Pour sortir du *Fou Food*, j'ai dû faire sucer ma carte de la CHAÎNE NATIONALE MULTICRÉDIT par la fente adéquate, qui a secrètement débité mon compte d'une somme que je n'ai pas cherché à vérifier. Après seulement les lèvres se sont écartées et j'ai pu passer. Je me suis vite éloigné de la masse amibienne des loquedus, dont les doigts ont laissé des traces poisseuses sur les manches et les revers de mon Bogart.

Il avait à nouveau cessé de pleuvoir. À un certain endroit du ciel, la crasse était pochée d'un ovale jaunâtre, qui laissait même filtrer un rayon pisseux dont le jet malingre allait se perdre quelque part derrière la haute façade grise d'un immeuble. Un hélico de la police ou d'une chaîne TV rôdait au loin dans la mélasse. La rumeur sourde qui montait de la nécrozone m'a fait l'effet d'être le souffle d'un métastase au dernier degré prolongé avec une trachée en inox, un larynx en kevlar et des poumons en téflon. Des fumées plus nombreuses encore que celles du matin montaient des diverses fenêtres aux carreaux brisés, et ça puait massivement le dégagement d'oxydes et la crémation de déchets polysaturés non recyclables.

Dans la rue la foule pouilleuse était dense, on aurait pu dire que c'était une heure de pointe si toutes les heures en quartier pauvre n'avaient pas mérité ce qualificatif. J'ai commencé à jouer des coudes en douceur en remontant la rue Alain-Delon, et avec moins de douceur après avoir tourné dans la radiale Line-Renaud, qui théoriquement joint la nécrozone à l'opzone de Nogent, impropre à l'habitation pour 240 ans à cause de la colique de la centrale, mais habitée quand même par ceux qui ne peuvent pas aller ailleurs et par ceux qui font des relevés expérimentaux sur les précédents. Je n'avais pas

l'intention d'aller bien loin dans cette direction, c'était juste quelques pas pour le coup d'œil. Le coup d'œil en valait la peine, et si j'avais payé j'en aurais eu pour mon argent. Toute la largeur de la radiale était barrée par une foultitude de passerelles en matériaux récupérés dans diverses cabines publiques démontées, qui servaient de ponts entre les façades, du rez-de-chaussée aux étages ultimes. La dernière fois que mon boulot m'avait dropé dans ces lieux hirsutes et surréalistes, il n'y avait guère plus d'une passerelle par bloc. Depuis elles avaient fait des petits, au point qu'on ne voyait plus l'horizon et ses panaches plombés. Comme les ponts au Moyen Âge, les passerelles étaient surchargées de greffons habitables en polystyrène et autres matières fibreuses, qui leur poussaient dessus comme de gros furoncles mous. Sous ce poids rédhibitoire les passerelles ployaient dangereusement. Je m'attendais à en voir craquer une d'une seconde à l'autre, d'autant que les intenses et néanmoins mystérieux échanges conviviaux ou autres qui s'y poursuivaient les faisaient ployer selon une flèche digne d'un quelconque pont de singe.

C'est pour ça que je suis resté si longtemps au milieu de la Line-Renaud, à regarder en l'air. Aucune passerelle n'est tombée, il y avait seulement une pluie d'objets continue sur la tête des passants, des restes de mangeaille immangeable, des nickels tordus, des fragments de paroi en fibre à l'obsolescence éphémère, des boîtes de conserve et de boisson vides ou pleines, des bouts d'homéojournaux fraîchement imprimés et déchirés parce qu'annonçant des mauvaises nouvelles uniquement, des tracts en tout genre appelant à la révolution, à l'euthanasie, au don de sa personne à la science ou à l'affiliation à des sectes,

des morceaux de peau, des dents, des cheveux en touffe, du dégueulis, de la merde, tout ce qu'on voudra.

J'ai quand même réussi à voir tomber un clodard, du troisième en gros, mais je n'ai pas vu où ni comment il a atterri parce que, juste à ce moment-là, une main professionnelle m'a soulevé mon Borsalino de la tête, et je n'ai eu que le temps de me retourner, de faire deux pas et d'allonger le tireur d'un shuto pas méchant, sinon il se serait cassé dans la foule et mon galure avec, que j'ai remis sur mon crâne en l'enfonçant d'une demi-torsion. Le boulot en quartier pauvre, c'est le risque mineur tous les cent mètres. Je me suis reculé jusque sur un trottoir, où des braseros crépitaient dans la fumée gerbante des merguez aux abats félins, et où des malins manchaient de manière variée au centre de cercles serrés de glandus goguenards. En revenant vers le départ de la radiale, j'ai pu voir, outre les chanteurs, les conteurs, les prédicateurs et les joueurs d'instruments prétendus musicaux, une assez belle abo peinte en rouge s'enfilant partout et même à l'endroit auquel on pense en premier des aiguilles à tricoter rouillées, une autre femme, emballonnée celle-là et étendue jambes ouvertes sur un matelas, qui affirmait qu'avec quelques nickels supplémentaires elle accouchait dans l'instant, et un type maigre et jaune tenant un couteau, qui se disait prêt à se trancher la main gauche et la donner immédiatement au plus offrant.

— Garde au moins l'autre pour demain ! a crié une petite noiraude, ce qui m'a amusé.

J'aurais voulu rester jusqu'à ce que le mancheur au couteau fasse son numéro ou soit lynché s'il ne se décidait pas assez

vite, mais Jules a choisi ce moment-là pour me susurrer avec sa voix de châtré qu'il n'était plus temps de glander et que je devais réactiver la puce. Jules ne me laisse jamais en paix trop longtemps, mais je ne peux pas lui en vouloir parce que c'est son boulot à lui. Quant à ses grossièretés, je les admetts d'autant mieux que c'est moi qui le programme. J'ai donc remis la puce en route et immédiatement le spot et l'avertisseur se sont mis en branle. Il y avait un gibier dans le champ rapproché du bioser, c'était du hasard grand style, ou alors mon merdier électronique intégré Honeywell-Bull-Fujitsu est plus subtil encore que c'est dit dans la notice.

J'ai fendu la foule en écartant des mains qui essayaient de me faire les poches, guidé par la flèche scintillante de l'écran. Comme prévu, je n'ai pas eu à aller bien loin : le gibier était juste à l'angle de l'Alain-Delon et de la Line-Renaud, adossé à une affiche qui vantait les comprimés SI-ROSE de chez RHÔNE-POULENC, lesquels vous permettaient de voir la vie dans la couleur indiquée, et même dans tout le spectre de l'arc-en-ciel si on y mettait le paquet.

Je ne sais pas comment le gibier l'avait vue, la vie. Désormais, en tout cas, ce n'était plus un problème pour lui : la fixité soudaine du diagramme du bioser m'avait déjà averti depuis quelques pas que le client n'aurait pas besoin de mes services, et la vision directe du clampin me l'a confirmé. C'était un vieux type, au moins quarante ans, ses jambes faisaient un V aigu sur le trottoir, ses doigts étaient crispés dans la charpie gadouilleuse, sa tête faisait un angle pas net sur son épaule, son teint était cyanosé au dernier degré, ses yeux étaient réduits à une fente blanc-jaunâtre.

Bref il était mort, mort depuis moins de trente secondes, et peut-être moins de vingt, encore un hasard grand style, mais qui ne m'a pas étonné : dans les quartiers pauvres on meurt comme des mouches, c'est-à-dire avec bien plus de facilité qu'elles, et ce n'était pas la première fois qu'un gibier me faisait la politesse de tomber avant que je le pousse.

Je n'avais plus rien à faire à ce carrefour (... *de la mort*, Henry Hathaway, 1947) et j'ai rebroussé chemin vers l'est, me fiant au nez fin de la puce pour m'aiguiller vers les derniers gibiers de la journée, qui restaient trois. Avant de tourner derrière la façade noire du polissariat incendié de la rue Alain-Delon, j'ai regardé une dernière fois les passerelles et leur humanité fourmillante, surmontées vers la gauche de la radiale par un énorme panneau incandescent qui annonçait aux amateurs :

VENEZ EN CHINE POP
IL Y A DE LA PLACE POUR VOUS !

J'ai trouvé le sixième gibier à son domicile, ou plutôt la puce l'a trouvé pour moi. C'était encore une femme, mais vieille cette fois, elle était couchée sur son lit dans son espant d'un C.C.H., je lui ai évité la peine d'avoir à se relever.

Le septième gibier était à nouveau un mâle, moins de vingt ans sûrement, il jouait au smash dans un Espace Ludique ALIGARINE, je l'ai tiré avec mon 44 depuis l'entrée, pour ne pas perdre la main, mais le coup de feu s'est confondu avec les explosions en chaîne de tous les jeux guerriers en action.

Après il a plu encore un peu, je me suis réfugié dans une cabine audivi GAUMONT de la descente Dalida, mais la

sélection n'allait pas plus avant que les années 1980, évidemment, et je n'ai pu me payer que dix minutes d'un Altman merdeux, rayé en plus, une V.F. avec un son désynchrone, c'était *Popeye*, que je déteste encore plus que les autres Altman, alors je suis vite sorti, et peu après il a cessé de pleuvoir.

4.

Mon dernier gibier créchait rue Ronald-Reagan. La rue Ronald-Reagan n'est pas une rue, c'est tout au plus un étroit passage entre deux rangées de baraques en récupération, surtout du bois, de l'aggloméré, du carton, du papier, plein de trucs qui crament facilement. Toutes ces baraques ont été construites dans un grand espace démoli qui devait être autrefois une gare, ou des abattoirs, ou un marché, ou n'importe quoi d'autre dans le genre grandiose et inutile. Il y a encore des pans de mur, avec des lettres au goudron appelant à VOTEZ *machin* et à LIBÉREZ *trucmuche*, des inscriptions indélébiles, qui datent de la préhistoire.

J'ai longtemps hésité à pénétrer dans ce souk, qui schlinguait l'ordinaire des quartiers pauvres, mais en plus concentré. L'idée qu'un pauvre ait été assez malade dans sa tête pour baptiser vingt mètres de labyrinthe craignosseux Ronald-Reagan ne me plaisait pas. Les pauvres aiment bien donner à leurs rues des noms qui pètent plus haut que leur cul. Ronald Reagan avait été un bon second rôle, dans les années 1940 et 1950. On peut le voir dans *Santa-Fe Trail*, de Michael Curtiz, au côté d'Errol, et dans *Cattle Queen of Montana*, d'Alan Dwan, un de ses rares premiers rôles, avec la Stanwick. Curtiz et Dwan sont

parmi les plus grands des grands, même si ce ne sont pas là leurs meilleurs films. Bien sûr, cette rue pouilleuse n'avait pas été appelée ainsi à cause de la carrière de l'acteur, mais parce que celui-ci avait été bien plus tard président des États-Unis, un peu avant le grand crash. Mais à cette époque Errol Flynn était mort, et John Wayne, et tous les autres, et on ne faisait plus que des films merdeux.

J'ai rôdé longtemps autour de cette verrue inflammable, en pensant à je ne sais trop quoi. Le quartier était particulièrement fourni en vendeurs de remonte-pente et en rasdeps tapineurs, avec une proportion de dix contre un en faveur de l'offre, ou bien plus. Il était difficile de faire cinq pas sans qu'on vous propose des amphés, du Benzphé, de la coco, du Diéthyl, du Diméthyl, de l'Éthyl, du Fencamfamine, du Phendimétrazine, du Prolintane, du Tonédrone, des Amiphénazoles, de l'héro, de la morphine, du Méthadone et du Dipipanone, des anabols, du Stanazolol, de l'Oxymétholone, du Nandronole, et vingt autres panacées à la vie chieuse, qui n'étaient si ça se trouve que du sucre avec un peu de mort-aux-rats dedans.

Il était difficile encore plus de faire cinq autres pas sans qu'un petit rasdep bronzé nature, aux cheveux parfumés et au cul moulé dans du Skaï, vienne se coller en vous proposant des choses, des plus inouïes aux plus classiques, en essayant déjà de vous palper les bijoux. Mais moi, avec mon Bogart et mon harnais de ceinture plus tout le matériel Honeywell-Bull-Fujitsu qui y pend, ce n'était pas facile de me les attraper.

L'un d'eux m'a filé le train pendant longtemps, un vrai petit morpion, une vraie petite teigne, il me disait :

— Je t’emmène pour cinquante nickels, si tu veux. On peut aller dans un coin tranquille, chez moi, mes vieux y sont pas, d’ailleurs ils sont morts, enfin ils sont loin... Pour cinquante nickels, on reste une heure ensemble, on fait ce que tu veux. Mais ce qui serait mieux, c’est que tu m’emmènes chez toi. On y serait encore mieux, on resterait toute la nuit au page, je te demanderais qu’un ticket, ou alors tu me filerais ta carte pour juste une heure... Ou alors ton imper... Tu me filerais ton imper si je te donnais mon cul pour toute la semaine ? Je pourrais rester chez toi une semaine, si tu veux. En plus tu me filerais ta carte, j’irais acheter de la bouffe, et même je te ferais des plats. Je te gênerais pas, quand tu voudrais plus de mon cul, je dormirais, moi j’aime bien dormir, je tiens pas de place, et puis je sens bon, je suis propre, je salirais pas tes draps... Mais si tu peux pas ça serait juste cinquante nicks ici, ou si vraiment t’as pas le temps, pour vingt nicks je te...

Il pouvait avoir douze ans, il avait un petit visage fripé de petit vieux, et des cheveux tressés, et des grands yeux noirs soulignés au bleu, il était maigre sous son bustier doré et ses futes noirs, et sa bouche s’ouvrait grand quand il s’imaginait sourire. Il m’a collé longtemps, je l’écoutais, je n’avais pas vraiment envie de le rembarrer, au début, ni de le faire taire. On aurait dit un petit clown triste, un petit lutin qui faisait son numéro au milieu de la piste, les lumières bleu-vert des torches à gaz de paille jetaient sur sa peau sombre des éclairs blafards tandis qu’il dansait autour de moi dans la nuit qui tombait, on aurait dit un petit prince, un petit prince de rien, un petit prince de merde.

— Dis donc, je voudrais pas te presser, mais je te signale que ton gibier t’attend depuis quarante-trois minutes...

Ça, c'était Jules qui s'énervait, et en plus la puce me piquait salement le poignet depuis un bon moment déjà, mais je faisais comme si elle n'existait pas, la puce n'est qu'un instrument, un instrument. Pourtant il fallait que je me remue, la nuit était là, humide et lourde, et le SO₂ attaquait vilainement mes filtres. Il fallait que je me débarrasse du petit rasdep, subitement sa présence me foutait les glandes à l'iode, dans la poche de mon Bogart ma main s'est refermée sur un dix nickels, ou un vingt nickels, je ne sais pas, et je l'ai balancé au miard qui l'a attrapé au vol, avec son sourire sans sourire.

— Arrache-toi, maintenant, je lui ai dit, et je me suis enfoncé dans le souk, guidé par la flèche verte du bioser. Mais je voyais bien qu'il me suivait de loin, il espérait peut-être une autre pièce, ou alors il avait entendu la voix de Jules et il devait penser que j'étais équipé d'un terminal voco – ce qui signifie plein aux as, ou alors je ne sais pas quoi.

J'ai pénétré dans la rue Ronald-Reagan où ça enfonçait jusqu'à la cheville, et je me suis arrêté devant le numéro du gibier, qui portait le nom d'Orlanda Falacchi. Le gourbi était une masse informe à un étage, dont la façade, si on peut lui donner ce nom, était constituée presque entièrement de morceaux de palissades de chantier portant en blanc des lettres éparses, et de fragments de panneaux municipaux où pouvaient encore se lire des mots éparpillés, comme ICI, ou JAMAIS, ou MAINTENANT. Le tout formait sans doute un message crypté important pour l'avenir du monde, mais je n'ai pas cherché à le déchiffrer. Dans l'instant, le seul mot important pour moi était MORT, il s'étalait juste en face de moi, à

hauteur de mes yeux, sur un panneau d'aggloméré, mais il faisait sans doute partie d'un slogan du genre RÉDUISONS LA MORTALITÉ, ou autre connerie.

La ruelle était obscure à part les rectangles bleutés de quelques fenêtres derrière lesquelles on avait tout saqué pour garder son écran, et de temps en temps une ombre courbée s'y faufilait, qui se baissait parfois vers la gadoue en croyant y avoir vu un trésor, mais non, c'était rien que de la gadoue. La citoyenne Orlanda Falacchi, je l'imaginais comme une grosse Italienne de cinquante balais, gonflée de pâtes à l'eau et de mortadelle au chien. Elle brûlerait bien, en grésillant, et sa foutue baraque aussi, en crépitant.

J'ai défait la ceinture de mon Bogart et, sans avoir besoin de le déboutonner, j'ai décroché de ma taille une grenade au phosphore. Le petit rasdep s'était arrêté au bout de la rue, il me regardait, il se demandait peut-être si, après la pièce de dix nickels, je n'allais pas sortir un gigot de kangourou de mon chapeau. J'ai seulement sorti la grenade de sous mes côtes et je l'ai balancée à travers la fenêtre ouverte du gibier Falacchi. J'ai compté mentalement trois secondes et la lueur bleue de l'écran a été délayée dans l'éclair jaune du phosphore. Après, mais très vite, il y a eu un hurlement mêlé à l'explosion et après encore, mais toujours très vite, un ouragan de flammes rouges qui ont jailli de la fenêtre en crépitant dans la nuit, comme je l'avais prévu. Et après, tout aussi vite, le gibier est apparu en ombre chinoise devant la fenêtre en feu, en modulant un cri aigu et ininterrompu. C'était une grosse Italienne de cinquante balais, gonflée de nourriture de pauvre, comme je l'avais prévu, gonflée de mauvaise graisse jaune qui commençait à cramer et à

couler en grésillant, avec exactement le bruit que j'avais prévu, et l'odeur en plus.

Le souffle des flammes était chaud sur ma figure, très chaud, je me suis reculé de deux pas pour m'adosser à la paroi de la maison d'en face, maintenant toute la baraque brûlait, des gens se pointaient pour profiter du spectacle, le petit rasdep au premier rang, qui en oubliait de sourire tellement ça le passionnait. La grosse Italienne avait disparu du cadre de la fenêtre, elle devait avoir complètement fondu dans sa graisse, d'ailleurs il n'y avait plus de fenêtre, seulement des flammes, des flammes. Dans la maison quelque chose a explosé, l'écran ou une bouteille de gaz, une partie du toit a été soufflée et des tas de débris ont été projetés vers le ciel noir, des bouts de tuyau en plastique, des aiguilles de verre, de la charpie de boîtes de conserve et de vêtements, des échardes enflammées, de la bouillie d'os et de la pâtée de chair brûlée. Les gens dans la rue ont fait *Ohhh !* et quand tout a commencé à leur retomber sur la gueule, à leur cramer le nez et à s'enfoncer dans la peau de leur crâne, ils ont fait *Ahhhh !* et il y a eu des mouvements de fuite. Le petit rasdep n'a pas bougé, il m'a lancé un regard méchant, comme si j'étais responsable du tesson de je ne sais pas quoi qui venait de zébrer la peau d'ange de sa joue. Je n'ai pas reculé moi non plus : au milieu du ronflement de la tornade jaune et vibrante qui passait à travers le trou du toit, je venais subitement d'entendre des cris pointus qui s'échappaient de la maison, des cris et des pleurs de gosses. J'ai couru jusqu'à l'angle de la baraque. À une fenêtre du premier, mais c'était plutôt un simple rectangle découpé dans les planches, la tête d'un miard s'agitait. On aurait dit qu'il voulait passer par

l'ouverture, mais qu'il n'arrivait pas à se hisser. C'était l'endroit de la baraque le plus éloigné de l'incendie, mais celui-ci gagnait, la tête du miard se détachait parfaitement sur un fond rouge mouvant. J'ai tombé mon Bogart et je l'ai tendu au rasdep, qui m'avait suivi, en lui disant de faire gaffe. J'ai crié au gosse :

— Tiens bon, j'arrive !

Le feu grésillait. Il faisait de plus en plus chaud. À l'angle de la baraque il y avait un poteau, planté au milieu de la ruelle mais fortement incliné vers le mur. J'ai tiré mes gants NASA d'une des poches de mon Superfecto, et je les ai enfilés. J'ai attrapé le poteau entre mes mains et j'ai commencé à grimper. Avec les gants NASA et les semelles velcro de mes cosmoboorts, ça n'allait pas trop mal. Le gosse hurlait toujours et, quand j'ai été à sa hauteur, guère plus de trois mètres, j'ai vu que derrière lui il y en avait un autre, presque un bébé, qui se cramponnait au premier en pleurant et en tirant sur sa chemise de nuit. J'ai crié :

— Prends ta sœur et passe-la-moi !

Le miard me regardait sans cesser de hurler, il ne faisait pas un geste pour me passer sa sœur. C'était peut-être son frère, ou alors il ne comprenait que l'italien, ou il était trop affolé pour faire un geste contrôlé. Il pouvait avoir quatre ans, et l'autre, son frère ou sa sœur, deux. Le gibier cramé ne devait pas être leur mère, mais leur grand-mère, ou alors elle avait vingt-cinq balais et en paraissait le double, ce qui arrive souvent avec les pauvres.

J'ai encore crié :

— *Da me tu fratello o ta sorella, presto !...* sans me faire des illusions sur la correction de mon rital.

Je voyais du coin de l'œil, trouble parce que je commençais à pleurer, la foule qui était revenue se coincer dans la rue. Il y avait des mecs qui se marraient franchement, d'autres qui me faisaient des signes d'encouragement, et des femmes qui se frappaient la poitrine. Les pauvres, c'est vraiment clichés et compagnie.

J'ai entendu deux ou trois phrases délicates, du genre :

— Monte là-d'sus, tu verras Montmartre !

— T'as payé, pour aller au balcon ?

— Si c'était un cocotier, on secouerait...

Mais la plupart des remarques et autres exclamations étaient lancées en italien, en grec, en portugais, en arabe ou en turc, à supposer qu'il y ait une différence entre le turc et l'arabe. Je ne comprenais rien, mais heureusement le gosse a fini par comprendre, ou par sortir de sa léthargie à cause des flammes qui lui léchaient le cul, il a saisi son petit frère ou sa petite sœur et me l'a tendu au-dessus du vide. À cause de l'inclinaison du poteau et de l'étroitesse de la ruelle, il n'y avait guère plus d'un mètre entre mon perchoir et l'ouverture. J'ai pu attraper le milliard en me penchant bien. C'était une petite fille, finalement, je l'ai vu à sa petite fente rose barbouillée de cendres collées par la pisse. Je lui ai souri et je l'ai laissée tomber. Une femme l'a reçue dans ses bras et l'a emportée vers l'extrémité de la ruelle. Après j'ai tiré le garçon dont la chemise de nuit commençait déjà à se consumer. Il est venu en emportant avec lui un morceau de paroi accrochée à l'une de ses jambes par des clous rouillés, mais enfin il est venu, et je l'ai laissé tomber comme sa sœur, et il a été récupéré pareil. En plus des flammes qui me rôtaient la figure, la fumée s'épaississait de plus en

plus, je n'y voyais plus rien à cause des larmes, je m'asphyxiais tout doucement, je toussais et je crachais. Il était temps que ça finisse. J'ai eu une pensée émue pour Joe Young, le gorille géant animé par Willis O'Brien et Ray Harryhausen, qui faisait là ses premières armes avec son maître, dans *Mighty Joe Young*, d'Ernest B. Shoedsack, un film produit en 1949 par Merian C. Cooper et John Ford, et je me suis laissé glisser à terre. Dans le film, après avoir sauvé les orphelins d'un pensionnat en flammes, le singe tombe du sapin où il était grimpé pour les aider, et reçoit tout un pan de mur sur le dos. Moi, je n'avais pas eu droit à autant de cataclysmes, j'étais seulement au bord de l'étouffement, j'avais l'impression que mon visage était brûlé au cinquième degré, je sentais le poil roussi, et mon Superfecto et mon pantalon étaient dans un état lamentable. Ce n'est qu'une fois par terre que je me suis aperçu que j'avais perdu mon Borsa dans la bagarre. J'ai essayé de le repérer dans la gadoue, mais au milieu de tous les pieds qui y pataugeaient, whalou !, d'ailleurs il devait y avoir longtemps qu'on me l'avait chauffé.

J'ai quitté mes NASA et j'ai essuyé avec mes index le pourtour de mes yeux. J'ai senti qu'on me poussait, des craquements en super-Dolby-stéréo saturaient les dialogues, c'était la maison qui venait de s'effondrer par l'intérieur, comme une étoile en bout de course qui se transforme en trou noir. Un Arabe ou un Turc m'a secoué en large et en travers en me disant des tas de mots en turc ou en arabe. Ce devait être de la louange grosse comme la cuisse, ou alors un extrait du Coran. Je me suis dégagé, je venais de me rendre compte que j'étais désagréablement nu sans mon Bogart. Heureusement,

dans la presse, le rasdep n'avait pas vraiment eu l'occasion de prendre la tangente et j'ai pu le coincer par l'épaule entre un gigantesque mongolien manchot et une tribu de Coréens qui pépiaient dans le style canari. J'ai arraché mon vêtement des mains du tapineur et je l'ai enfilé, le vêtement, pas le tapineur. Il y avait du meurtre dans ses yeux, mais il ne pouvait pas faire plus.

Vêtu, je me suis senti subitement mieux, et j'ai pu considérer la situation avec pondération : la maison que j'avais phosphorée n'était plus qu'une pyramide aplatie de brandons rougeoyants, mais toutes les baraques mitoyennes avaient commencé à cramer peu ou prou, et la populace suivait l'avancée du fléau avec joie ou affliction, suivant que ses membres étaient ou non habitants du souk. Sans le vouloir j'avais fait les choses en grand, la verrue était en train de se faire cautériser vite fait.

— Que foutent les pompiers, bordel ! a dit quelqu'un dans mon dos.

C'était une bonne question.

— Ils se branlent ! a répliqué quelqu'un d'autre.

C'était une bonne réponse.

J'aurais bien voulu revoir les deux petits Ritals, le garçon à la chemise de nuit brûlée et la fille nue et dodue, avec ses yeux sombres je crois, et son petit cul barbouillé de cendres, mais une bonne âme avait dû les emmener loin du carnage. J'ai espéré que ce n'était pas pour les manger, tout est possible avec les pauvres.

Il y avait aussi le cas de Jules, qui ne m'avait pas prévenu que le gibier n'était pas seul au logis... Est-ce que je devais

lui éclater le boîtier et le porter au recyclage, ou simplement l'engueuler ? Finalement je n'ai rien fait, parce que je me suis rappelé que j'étais quand même assez naze avant ladite action, et qu'il était bien possible, après tout, que j'aie involontairement négligé une indication en ce sens de mon matos.

Quand les pompiers sont arrivés et ont déroulé leurs gros et longs tuyaux, des rigolos ont dit que ça c'étaient des hommes et qu'ils avaient du tempérament, pas vrai Chaadia ? et quand ils ont tiré les lances au plus près du quadrilatère incendié, les mêmes rigolos, ou d'autres, ont fait :

— Ho... hisse ! Ho... hisse !

Et quand la mousse carbonique s'est mise à jaillir il y a eu encore d'autres exclamations et commentaires, tout aussi classiques.

J'ai regardé jusqu'au bout, qui est vite venu puisqu'il ne restait pratiquement plus rien à éteindre, et en tout cas plus rien à sauver. Il y a quand même eu un incident, quand un bunz, à ce que j'ai cru comprendre, a sectionné un tuyau, mais un pompier de garde a tiré tout de suite et l'incident a été clos. J'ai regardé encore la fumée grise qui montait paresseusement et en sifflant au-dessus du périmètre qui serait déblayé dans la nuit et reconstruit demain, en pire, et j'allais enfin m'en aller quand un pompier, qui se tenait près de moi, m'a adressé la parole pour me dire quelque chose du genre :

— Pour un beau feu, c'était un beau feu... Dommage qu'avec les émeutes du périf on soit pas arrivés à temps.

J'ai eu l'impression que ce qu'il regrettait, ce n'était pas vraiment d'avoir manqué à son devoir, mais d'avoir loupé le spectacle. Je ne lui ai quand même pas demandé confirmation,

parce qu'il ne faut pas trop pousser avec les pompiers, et aussi et surtout parce que je m'en foutais républicainement. J'ai juste émis un grognement d'approbation, et j'ai vu un grand sourire blanc émerger de la face toute noire du pompier. La face du pompier était noire, non pas parce qu'il était couvert de cendres mais parce que c'était sa couleur naturelle. On trouve de moins en moins d'autochtones pour faire les sales boulots, et des sales boulots, il y en a de plus en plus.

À ce moment-là une femme a dû me reconnaître et elle s'est mise à baragouiner en me désignant et en faisant d'autres sortes de gestes avec ses gros bras blancs ballottant de toute leur graisse. J'ai quand même pu comprendre qu'elle mettait le pompier au courant de mes faits héroïques. Le pompier a souri encore, il avait vraiment des dents impressionnantes, il était peut-être anthropophage dans le civil, et il a hoché la tête vers moi, un genre de félicitations.

— C'est lui qui a mis l'feu, m'sieur ! C'est lui qui a mis le feu, avec une grenade, je l'ai vu, m'sieur, je vous jure...

Cette voix à la fois rauque et perçante, ce n'était pas ma conscience mais le petit rasdep de mes deux, que j'avais perdu de vue depuis un moment et qui resurgissait dans mon dos, la délation aux lèvres. Sa passe manquée, il essayait de me la faire payer cher, le morpion. Du coup le sourire du pompier a disparu et il a commencé à me regarder d'une autre façon, le soupçon au coin des yeux. J'ai vu sa main droite remonter lentement et venir s'appuyer à sa taille, ses grands doigts noirs à quelques centimètres de la crosse du Walther-Manurhin 367 réglementaire à tir ultra-rapide, qui pesait lourd dans son holster au rabat ouvert. Dans le mouvement qu'il a fait, son

casque doré a accroché la lumière d'un projecteur mobile, et les chiffres en relief, 5500, qui correspondent, allez savoir pourquoi, à la température du soleil en surface, ont étincelé.

— Dis donc, camarade, m'a jeté le pompier, tu as fait quoi, au juste ? Tu as sauvé des gosses ou tu as tout fait cramer ?

— Les deux, mon capitaine, j'ai répondu.

Mais je ne savais pas s'il était vraiment capitaine.

— Tu peux être plus explicite ? a dit le pompier d'une voix douce.

J'ai soupiré, mes jambes me faisaient mal, j'avais des lourdeurs dans les reins, j'avais soif, j'étais fatigué. Je me suis contenté de tirer ma carte du C.E.P. d'une poche intérieure et je la lui ai tendue. Il me l'a prise et l'a regardée longuement, d'abord les sourcils froncés, puis son sourire d'ogre a reparu dans sa face ombreuse et il m'a rendu la carte.

— Vous faites rien ? Vous lui faites rien ? gueulait le petit rasdep.

Le pompier lui a allongé avec le dos de sa main gantée une mandale à assommer un autre pompier, et le tapineur est allé s'aplatir à deux mètres entre les jambes des glandus qui lui ont aussitôt passé dessus.

— Quand même... a dit le pompier. Une grenade incendiaire ! Tu fais les choses en grand, camarade... Qu'est-ce que c'était ton truc ? Un Salvador ?

Je lui ai dit non, c'était une grenade au phosphore, alors il m'a demandé des détails sur le détonateur et je lui ai dit qu'il n'y avait pas de détonateur, c'était une fabrication personnelle, deux corps chimiques qui s'enflamment spontanément en entrant en contact.

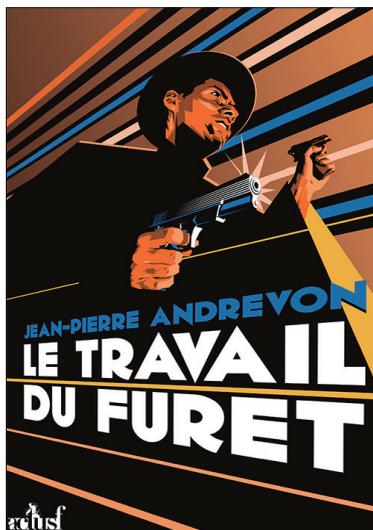
Il a eu l'air intéressé, il m'a remercié, et puis il s'est excusé, il avait encore du travail à faire avec les décombres.

J'en avais plus que ma claque des quartiers pauvres, je n'avais plus rien à y faire depuis longtemps, d'ailleurs la pluie recommençait, et je n'avais plus de Borsa. J'ai tourné le dos aux ruines et j'ai marché jusqu'à ce que je trouve un taxi, un RENAULT-11 cyber, au petit cerveau duquel j'ai jeté mon adresse.

Salut, la compagnie.

(Fin de l'extrait)

Centrum, futur proche. La maladie a été éradiquée par la science. Pour maintenir un certain niveau de vie et éviter la surpopulation, des tueurs mandatés par l'État doivent éliminer 400 000 personnes chaque année. Riche, pauvre, homme, femme, personne n'y échappe. Mais les victimes sont-elles vraiment désignées au hasard ? C'est lorsque le Furet commence à en douter que les ennuis lui tombent dessus... Aura-t-il la force de se rebeller ?



Livre culte, naviguant entre polar et dystopie, *Le Travail du Furet* est un roman coup-de-poing, sans concession sur les dérives de nos sociétés. Il est ici accompagné de sept nouvelles qui lui font écho et qui sont autant de cris d'alarme pour notre avenir. Retrouvez également, pour la première fois publié, le synopsis du tome 2 qui n'a jamais vu le jour.

Une édition incontournable pour les amateurs d'imaginaire.

À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 20 €
(clie)

En numérique : 7.99 €
(clie)

EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi
livre

ISBN : 978-2-917689-93-6